

Cas d'étude

David Ruzicka

Je n'y crois pas. Bac+5 en informatique, stage de 6 mois chez Infracom comme programmeur Java, en 2001, et puis un diplôme de fin d'étude encensé par les profs, un travail d'automatisation des PABX, en 2002. Je n'y crois pas. On m'a engagé à la hotline de Netis, pour résoudre les problèmes des grand-mères de l'Aubrac qui n'arrivent pas à se connecter à Internet parce qu'elles ne savent pas qu'un modem doit se brancher sur la prise téléphonique. Finalement, on m'a engagé, je l'ai mon salaire, et le Darth Vader du chômage s'éloigne en maugréant sur mon attitude de fils indigne.

José trimballe avec fierté son lecteur MP3 le long de l'open space de la hotline. Un plateau de travail où les patrons se mêlent aux hotliners pour faire plus cool. Plus de barrières, tous au même niveau. C'est la démocratie. On peut voir yeux dans les yeux comme on est tous dans la même merde : cette insistante lamentation du hotliner noué à son téléphone, noué à son temps moyen de communication, noué au jugement de son boss qui boit du Coca le siège à côté, noué à ses primes, noué à son salaire, noué à son avenir.

Ah oui, un hotliner, pour ceux qui ne savent pas, les bienheureux, c'est quelqu'un qui travaille dans une hotline. Traduction littérale : ligne chaude. Allez comprendre ces Américains... En résumé, c'est là où les gens téléphonent lorsqu'ils ont un problème. En ce qui me concerne, lorsqu'ils n'arrivent pas à se connecter à Internet.

C'est moi. Je n'y crois pas. Bac+5... Et dire que lorsqu'on m'a embauché, j'ai même réussi à être nerveux. Les sièges sont ergonomiques, l'espace offert est optimisé, le plateau est séparé en pods (ce sont les alignements vrombissants des ordinateurs), comme un vaste loft au plafond néonifère tranché par les alignements d'ordinateurs sous Linux. Chaque tranchée donne juste assez d'espace au spécialiste qui s'installe en se faufilant entre la rumeur ambiante des « téléconseillers » pour s'enregistrer sur son téléphone et être ainsi cloué au labeur du pain quotidien. Le spécialiste, le téléconseiller, celui qui résout vos problèmes de connexion Internet lorsque vous ne pouvez plus être branché sur le réseau des réseaux.

C'est moi. Lorsque je me rase par réflexe le matin (qui se soucie de mon apparence au téléphone ?), j'entends déjà ma propre voix répétant : « Hotline Netis, Mathias à votre écoute, que puis-je pour vous ? » et chaque poil qui tombe dans mon lavabo est le désarroi intime du client qui ne peut plus recevoir d'e-mails. Certains jours, en me brossant les dents, je me dis, pour me reconforter, que j'aide la France à se connecter au Monde. Et un peu plus tard dans le métro je

vois le journal, et je me dis que j'aide la France à mieux se sentir, connectée, dans la merde globale. Il y a des jours comme ça. Ce sont les jours que mon diplôme m'a offert.

Mais Olga est une belle nana. Elle a une manière de déambuler entre les téléphones qui donne envie d'oublier les appels. Et puis mes études, et puis mes programmations, et puis mon Bac+5, elle a l'art de leur dire qu'ils ne valent pas plus qu'un instant d'indifférence devant un client qui ne peut plus se connecter depuis hier soir.

Il y a Julien aussi, avec son air de croire que tous ses problèmes trouvent leur parfait dissolvant dans les appels minutés. Un gars intelligent, qui se donne à la tâche, débordé, bénévole pourrait-on presque dire, celui qui croit que son énergie, quoi qu'il advienne, paiera bientôt. Mais ça ne paiera jamais plus que le smic. Genre, en travaillant 10 heures par jour, on peut arriver à 1600 Euros net. J'en croise parfois, des hotliners qui tiennent ce rythme. Ils sont là depuis quelques mois. C'est difficile de leur parler : ils n'ont pas le temps. On dirait des zombies.

Bon il y a les fêlés aussi. Les freaks du techno. Les dérangés de la carte-mère. Ceux qui chez eux montent et démontent des tours de PC juste pour le plaisir de voir tourner un processeur dernier cri. Souvent jeunes, tous autodidactes. José en est un modèle exemplaire. Il se balade toujours avec le dernier gadget sorti tout chaud du Surcouf, avec cet air de cow-boy au flingue rutilant déambulant entre les rangées de PC et de hotliners. Le type qui fantasme devant les courbes aérodynamiques d'une souris. Autant dire que les freaks du techno ne m'aiment pas beaucoup, moi et mon Bac+5, je leur donne l'impression que je dois en savoir plus qu'eux, ou alors que je suis un con d'étudiant qui n'a pas encore compris que dans ce monde de l'informatique, les études, c'est ringard. La preuve : tu bosses là avec nous. Ils n'ont pas tord dans les deux cas. D'un côté ils ne savent pas aligner deux lignes de programmation dans un langage un tant soi peu civilisé, d'un autre côté, c'est vrai, je me retrouve avec eux en train de répondre au téléphone aux déconnectés de la France. Alors à quoi ça sert ?

Et enfin n'oublions pas les artistes... Et oui, même là il y en a quelques uns. Les zurbains, les flasheurs, les webdesigners et webmasters, les créateurs multimédias, les gamers, tous en un et un en tous, ils portent des noms, on ne sait même plus ce qu'ils font. Ils ne m'aiment pas non plus ceux-là, avec mon air échevelé de prétendant administrateur réseau. On ne remarquera jamais assez la ressemblance

entre un programmeur (lunettes, ébouriffé, pâle) et un artiste (ébouriffé, pâle). Et de nos jours, comme tout artiste doit être un peu programmeur, forcément, ils enragent intérieurement en apprenant que je sais aligner des codes alors qu'eux, ils détestent ça, de devoir coder pour créer. Leurs yeux lancent des flammes désespérées quand on se croise entre les pods.

Mais de toute façon ça n'a pas d'importance, parce que les relations se limitent à des échanges de regard et des bonjour ça va. Il faut être le plus rapidement possible au téléphone, sinon le salaire s'en ressentira, ou les éventuelles sanctions de la hiérarchie si cool tomberont pour faute grave : vous avez trop bavardé au lieu de prendre des appels, vous êtes donc une fourmi bavarde alors qu'on vous demande d'être une fourmi bavarde au téléphone uniquement, vous êtes donc viré : recommandé imaginaire un beau matin de mise au chômage.

— Hotline Netis, Mathias à votre écoute ?

— Oui bonjour Monsieur je m'excuse de vous déranger, j'ai reçu mon modem aujourd'hui mais je n'arrive pas à me connecter.

— Bonjour ! D'accord. Vous l'avez installé sur votre ordinateur ?

— Heu, non.

— OK. Vous êtes devant votre ordinateur ?

— Oui oui.

— Bien, vous allez commencer par fermer toutes les fenêtres...

— Ah d'accord. Un moment.

J'entends le téléphone qu'on dépose, un bruit de fond, quelques grincements, le téléphone qu'on reprend :

— Voilà !

— Mais heu... qu'avez-vous fait ?

— Et bien je suis allé fermer toutes les fenêtres...

Il y a aussi ceux qui cherchent les icônes sur leur bureau ou dans le paquet qu'on leur a envoyé, puis reprennent d'un ton coléreux : mais on ne m'a jamais dit que je devais acheter des icônes, moi ! Ou encore ces clients pour l'ADSL auxquels je demande de débrancher tous les appareils téléphoniques des autres prises, et qui reviennent tout excités : je débranche les lampes aussi ?

Je suis plein de compassion. J'aide la France à se connecter. Je suis le Charles de Gaulle de l'Internet. Et je me dis que si un garagiste me parlait de radiateur, peut-être irais-je éteindre ma chaudière à gaz.

Les patrons sont parmi nous. On ne les reconnaît pas. C'est comme dans Matrix, Mr. Smith peut être n'importe qui. Il suffit qu'on me voie en train de ne pas bouger mes lèvres pendant plus d'une minute pour qu'il y ait un doute sur mon efficacité de hotliner. D'ailleurs des fois je fais semblant de parler pour me reposer alors que j'ai mis le téléphone sur off. Je mime un dialogue dans le vide, c'est délirant, je me parle tout seul pour ne pas parler vraiment, pour que Mr. Smith ne me repère pas, voilà le genre d'absurdité que la hiérarchie cachée du monde du travail moderne peut inventer.

Et il y a les écoutes. Alors ça c'est le plus vicieux. A tout moment on est susceptible d'être écouté par un superviseur. Je dis bien : à tout moment. En réalité, c'est presque jamais, mais c'est le «à tout moment» qui tue. C'est la *possibilité* d'être écouté qui tue. Ici, la comparaison avec Dieu n'est pas anodine. Nous sommes des moines modernes, on se parle tout seul au téléphone dans le Cœur Sacré de la Défense, et Dieu nous écoute, tous il nous écoute, avec sanctions et flagellations à la clé si le client n'est pas content.

Tout ici est si cool. La boss de 30 ans est cool, la responsable RH, du haut de ses 23 ans, est si cool, la sensation artificielle de ne pas être surveillé est si cool. En fait il n'y a qu'une seule chose qui nous fait réaliser que c'est moins cool : le salaire à la fin du mois. Et parfois, les avertissements pas mails pour dépassement du temps de pause réglementaire de 10 minutes toutes les 2 heures. Et aussi, ces têtes sympathiques qui tout à coup disparaissent, comme dans l'antichambre de Barbe Bleue.

L'entretien d'embauche aussi avait été très cool. La pétillante Nicole et ses tresses blondes nous annonçant d'un ton affable qui a réussi le test d'entrée et qui n'a pas. C'est un couperet qui tombe pour certains qui s'en vont têtes basses, mais on dirait un bon Pictionary entre potes avec une belle blonde dans le rôle de la salope sympa, de la salope qui gagne toujours. Le reste a été une affaire de paperasserie réglée au plus vite, pour être plus rentable. Toute façon on sait qu'on ne tiendra pas le coup plus que quelques mois, alors pourquoi perdre son temps dans les détails d'un contrat que tous sont prêts à accepter tellement le salaire, aussi minable soit-il, aidera à vivre ? L'employé, il ne faut pas que ça reste, il faut que ça soit rentable un moment, et puis après il faut en changer, pour que ça reste frais, comme les chaussures de la patronne. Les comités d'entreprise, les syndicats, toute cette chienlit sociale qui pourrit la vie de la machine bien huilée, c'est juste

bon à apparaître quelque part dans un contrat, en minuscules, ou à faire office d'en-tête pour les contrôles annuels vite détournés par la RH joviale, et si jeune, autour d'un repas bien arrosé. Pendant que les esclaves - vraiment, pourquoi n'utiliserais-je pas ce mot ? - s'échinent à subsister, désespérément accrochés à leurs téléphones.

Nous sommes les mineurs des temps nouveaux, nos mains sont propres, nos bouchent respirent grassement l'air climatisé, nos monte-charge sont des tourniquets bipant les arrivées à chaque passage, comme les denrées au supermarché, nous sommes les ouvriers de l'aisance, les galériens parfaits, ceux qui sourient quand on les fouette.

Evidemment, tout le monde dira que ce n'est qu'une question de point de vue, ou que ça été maintes et maintes fois décrié. Je leur répondrai : venez donc travailler quelques mois dans un centre d'appels. Et ils ne comprendront pas ce sourire mauvais accroché à mon visage.

Comme on l'aura deviné, le travail est répétitif. Chaque client doit être servi au mieux sur un même ton à la fois enjoué et neutre, si c'est possible. Le sourire s'entend au téléphone, tel est l'adage de la boîte. Ce qui traduit signifie : il est interdit de tirer la gueule. Ici, j'aimerais partager une révélation que j'ai eue sur la société de consommation, pendant ce premier job. Je crois qu'elle n'est pas trop classique alors je me permets de la mentionner. Mais j'en viens tout de suite à ma conclusion. Une société de consommation parfaite serait celle où il y aurait une seule personne pour s'occuper totalement d'une seule autre personne, et inversement. Il y aurait un service donné et un service rendu, et ainsi de suite. C'est précisément ce que notre société essaie d'imiter. Je dois sourire à chacune des quatre-vingt personnes que j'aurai au bout du fil aujourd'hui, autrement dit je dois faire comme si chacune d'entre elles était l'unique. Nous recevons peut-être 2000 appels par jour, donc il faudrait que nous soyons 2000 hotliners, avec 2000 téléphones, 2000 casques d'écoute et 2000 ordinateurs dans un immeuble de 20 étages de 250 m². Nous travaillerions 7 minutes par jour, temps d'un appel moyen. Ainsi pourrais-je obéir à l'adage : il est interdit de tirer la gueule à l'Autre. On devinera qu'un raisonnement pareil peut être étendu à 80% de la société de services dans laquelle nous achetons des biens et gagnons des salaires. Nous faisons tous semblant que l'Autre est unique. Et mieux on fait semblant, plus le revenu s'élève. Il est donc logique de conclure que notre société fonctionne sur un mensonge répandu entre nous comme l'attitude la

plus sensée qui soit. A un titre plus personnel, je dois dire qu'à force d'imiter l'amour, je suis devenu un pantin. Et l'Autre, lorsqu'il s'en plaint, devient mon propre pantin. Et ainsi de suite l'argent tourne-t-il dans la plus immortelle des valse.

Je disais qu'Olga est belle, car en définitive la perspective de la voir à quelques tranchées de moi en train de sourire au téléphone est mon unique motivation matinale à aller au travail. Une fois, dans le métro, nous devons passer ensemble un barrage de contrôleurs. Elle cherchait le billet dans son sac, les gens s'entassaient dans son dos, le contrôleur souriait à son décolleté, j'essayais de la conseiller d'un air détaché sur l'endroit où elle aurait mis son billet. Lorsque je lui ai suggéré les poches de son pantalon, elle m'a regardé avec ce sourire de compassion qu'elle adresse au téléphone. Son pantalon n'avait pas de poches. Alors elle a plongé la main dans son décolleté et j'ai senti comme un mouvement de stupéfaction autour d'elle. Le contrôleur et sa vie de contrôleur ont reculé de surprise. Elle sortait le billet d'entre ses seins. Lent glissement du bout de carton coloré par les néons contre la peau lisse, et parfaitement rebondie sous la lumière glaciale, accompagné d'un sourire désolé : « Je n'avais pas où le mettre ce matin... » Je ne m'en suis jamais vraiment remis. Le contrôleur non plus, j'espère. Elle avait l'art de me mettre à sa botte. Et de ce fait, vous remarquerez que je parle d'elle au passé. Et la foule stoppée par ce geste de reprendre son cours affolé.

Cet instant nous avait comme qui dirait rapprochés. Paris est froide, une vieille édentée qui ne reçoit plus de monnaie, mais j'aime où j'habite. Olga n'aime pas où elle habite, mais elle donne toujours de la monnaie à la vieille édentée qui chante les jeudi soirs devant le tapis roulant du Châtelet. Si j'avais été superviseur à Netis, probablement que j'aurais passé mon temps à l'écouter. Mais j'ai réussi cet exploit de l'écouter en-dehors des appels.

— Je ne sais pas si tu te rends compte à quel point on a de la chance de gagner le smic en bossant 35 heures par semaine et en étant assis sur nos culs toute la journée devant un ordinateur.

J'imaginai son cul.

— Franchement on est tous là à se plaindre toujours de notre vie misérable. A quel point on est exploités. A quel point on trime. Mais tous ces mecs à la hotline ils attendent que de me mettre dans leur pieu. Alors tu vois ? Ils ont encore assez d'énergie pour délirer sur des fadaïses ! Et pendant leurs discussions sur ce qui est mieux entre

Windows XP et Linux Debian, ça ne les empêche pas de mater, non ? Ces gars-là sont libres et s'en plaignent.

J'essayais de comprendre le rapport entre la générosité de ses lèvres, Windows XP, et la liberté. D'un ton engourdi :

— Mais on est tous en train de rêver à mieux, non ? On est tous là dans l'espoir qu'on pourra se sortir de la merde, même si on pourra pas.

— Non c'est faux. C'est déjà faux de croire que maintenant t'es dans la merde, parce qu'alors tu veux t'en sortir, mais en sortir, ça veut juste dire rentrer dans une autre merde.

— Arf le truc du Buddha qui s'extasie devant les touches de son clavier j'y crois pas trop.

— Pfff. Toi tu parles juste de révolution impossible alors que moi je te cause d'accomplissement.

— Accomplissement en expliquant aux gens la meilleure manière de se connecter à Internet ?

— Oui. Pourquoi pas ?

Je dois dire que son déhanchement espiègle avait le don de me convaincre. Les dix minutes de pause étant écoulées, nous sommes rentrés dans le gratte-ciel de marbre, de béton et de verre, sous les yeux indifférents de la Défense, pour replonger dans nos téléphones. Ces moments de grâce, trois fois dix minutes durant 7 heures, se sont reproduits de plus en plus souvent. Nous nous arrangions pour prendre nos pauses en même temps, ce qui, déjà, est un exploit romantique.

Olga est surnaturelle. Elle a une manière d'être tout le temps malade pour ne pas aller trop travailler qui est absolument désarmante. Je soupçonne les boss de la garder uniquement parce que lorsqu'elle entre dans la salle grouillant de murmures téléphoniques il émane des hotliners et des superviseurs comme un instant de suspension, un moment d'espoir en une vie meilleure. Ou alors c'est moi qui délire. Elle avait une façon de me regarder qui me rappelle un peu cette fille installée derrière son bar. Je passais tous les soirs en rentrant devant un bar aux grandes baies vitrées et tous les soirs elle était là en train d'essuyer un verre en souriant à mon passage. Tout au plus quelques secondes d'intense bonheur, fourbu après 8 heures de job, le temps de passer la baie. Puis un soir, à force de me réjouir de ce moment, j'ai décidé de rentrer. Ma première stupéfaction fut de constater qu'à mon entrée elle ne m'avait pas suivi du regard, au contraire elle fixait toujours la rue de ses grands yeux latino contemplatifs à-la-Sophia-

Loren. Et puis j'ai compris. Ce fut comme une illumination, mais à l'envers. Elle ne m'observait pas moi ; chaque soir, elle ne m'avait jamais observée. Les vitres étaient teintées. Elle observait *son propre reflet*. Olga possédait cet art de vous renvoyer votre propre regard.

La trajectoire initiale qui m'avait propulsé des sphères d'un campus universitaire avec ses labos aussi riches qu'un Vatican de l'Informatique à la hotline de Netis s'incurvait inexplicablement vers une petite île pleine de palmiers, de sable chaud, et des mollets dansants d'Olga. Comme quoi ceux qui disent qu'ils assument pleinement leurs choix sont de futurs arnaqueurs : on ne fait pas des études pour assumer ses choix, mais par peur de ce qui va suivre. Ce moment d'hébétude de l'étudiant tout enrubanné ouvrant les portes avec ce papier roulé dans la main. Le diplôme, ce faiseur de songes. Et soudainement le vie t'avale. Programmeur, Netis, hotliner, Olga. Il y a les parcours qu'on peut noter dans le CV, et puis il y a tous les autres, qu'on ne peut noter nulle part.

Olga et Netis, ils ne me servent à rien, au niveau de ma vie au sein de la société, et pourtant, ils créent cette vie. Incalculable contradiction que mes pas innocents ne parvenaient pas à suivre. Je me rappelle qu'à un moment Olga m'a demandé (nous étions tous les deux dans mon lit en train de regarder la vidéo de Matrix après avoir fait l'amour) :

— Tu crois au hasard ?

— Pas après avoir fait l'amour avec toi.

— Non allez sérieux. Tu crois que tout est déjà tracé dans l'avenir ?

— Franchement, c'est une question trop vaste pour moi en ce moment...

— Moi je viens de la rue, j'ai tapé dans des PC de merde dans des cybercafés de merde, j'ai appris ce que voulait dire IP sur Internet, d'ailleurs tout ce que j'ai appris viens d'Internet. Je suis une créature foutue et hyper moderne et toi t'es là à côté de moi avec ton cursus de silicone et tes lignes de codes... Pourquoi ?

— Pourquoi c'est pas la bonne question. Parce que je pourrais toujours te répondre : pourquoi pas ?

— Je pense qu'on peut voir beaucoup de choses qui vont nous arriver, si on en prend la peine.

— Ouais. A condition de ne pas utiliser des « embrumeurs »...

— Comme ?

— Comme un diplôme.

C'est clair que j'avais la haine. Je ne pouvais pas admettre que l'alternative au chômage aurait été une bonne partie de jambes en l'air

assistée d'un travail abrutissant. Pendant un moment, j'ai détesté Olga comme un prince aurait détesté tomber amoureux de son écuyère. Quel con. Après huit mois, le boulot commençait de plus en plus à puer. Puer un monde de vastes injustices où un programmeur réseaux peut se retrouver en train de prendre son pied avec une fille pondue par la génération Internet, comme on l'appellera plus tard. Je me mettais à faire toutes sortes de définitions mauvaises sur la génération Internet, pendant qu'au téléphone la ménagère moyenne m'insultait. Olga ne se souciait pas de mes sursauts de méchanceté, elle me caressait après le boulot, elle me posait des questions sur moi, sur ma vie, parfois j'aurai voulu qu'elle se taise, qu'elle n'existe plus, parce que justement, je n'avais pas de vie, et de ce rien, elle faisait partie. Comme la fille derrière sa vitre teintée, elle existait, mais en même temps j'étais sur la planète des singes, et un être humain a cette faculté terrible de voir le simiesque là où en fait il n'y a qu'un simple sourire. Je considérais d'un œil légèrement hagard le sourire contemplatif d'un superviseur qui sacrifiera probablement toutes les ambitions de son existence au simple fait d'avoir un job en tant que superviseur chez Netis. Parce qu'il a eu un enfant, parce qu'il doit trouver un appartement plus grand, parce que lui-même désire que le sourire de son enfant soit moins simiesque que le sien propre suite à la destitution de sa vie face aux circonstances, parce que l'existence l'emporte sans même qu'il ait le temps de voir que dix années déjà passeront... Ecrasé par la nécessité, un de plus à subir l'impératif catégorique kantien. Mes amitiés cousues dans les projets universitaires s'étaient évaporées dans les circonstances de ces impératifs-là, chacun s'envolant vers un job frustrant par le miracle de la mondialisation, en se rassurant : les sentiments vont et viennent, le savoir accumulé après des années d'études, lui aussi, va et vient. Et ne restent que quelques mails envoyés par acquis de conscience. Toute cette franche camaraderie née de l'innocence est remplacée par « les collègues ». Sous le sceau de... De quoi au juste ? Sans doute de l'impossibilité à nouer une amitié lorsque la relation se frotte au travail. La hotline en est une caricature exemplaire. On y vient, on y répond au téléphone, yeux rivés à l'écran durant 7 heures, et on en part, pataugeant vaguement dans le métro, un état d'abrutissement léthal, le bourdonnement assourdissant des appels encore dans les oreilles, et puis on recommence avec les mêmes. Je comprends maintenant d'où vient le terme « relations », cette chose discrète qui s'entasse dans les mémoires de nos portables, elle vient de l'équation : amitié - travail =

relation. Et mes amis d'antan de disparaître dans la fumée du fonctionnement social, tout comme moi, envahi par des collègues crapahutant sur les restes de mes illusions, d'un simple regard de lassitude lancé par-dessus les écrans toujours allumés dans l'open space de Netis lavé par les néons. Olga elle-même, et ses jambes écartées, divine pourtant, en surnageait à peine. C'est à cette époque que j'ai commencé à prendre de la C. La coke, pour les non initiés. Je le précise, mais à la Défense, des non initiés, il n'y en a pas beaucoup.

La C rend toute chose dure dehors et molle dedans. C'est une agréable contradiction qui, inexplicablement, fait suer dans les moments les plus insignifiants. Le problème, c'est que tous les moments deviennent insignifiants. Tant pis pour les déodorants. Faire l'amour à une reine comme Olga ou répondre « Mathias à votre écoute » au téléphone glissent ensemble sur un même plan brutal et sympathique. J'avais besoin d'une union que le simple fait d'exister en temps qu'étudiant post-gradué ne pouvait m'offrir. Sans aucun doute l'union entre la réalité et le rêve nourri par des années à potasser des bouquins dans des bibliothèques nécro-académiques. C'est vrai que... Je ne dormais plus, je ne rêvais plus, je ne mangeais plus, je n'aimais plus... rien. Si ce n'est l'asphalte nocturne sous un ciel de pluie, tant les reflets des lampes à sodium parmi les chewing-gums me paraissaient contenir toutes les contradictions d'une société me mâchant mollement, pleine d'une indifférence si convaincante. Je faisais près de 100 appels par jour, exploit digne d'un Stakhanov, mais je ne m'en rendais pas compte, pour moi chaque appel était le même, les voix à l'autre bout du fil étaient celles d'une seule et même entité, vicieuse au point de me rappeler 7 heures d'affilée juste pour le plaisir de m'entendre répéter les mêmes paroles, de plus en plus vite. Je me faisais refourguer par un type qui disait simplement avoir « trente berges et quelques cravates », au pied d'un building aux parois implacables. Comme si le style et le nombre des cravates concoctait en secret une mythologie de l'être humain le plus moderne. On ne dira plus prométhéen mais « défenséen ». Et on remarquera l'homonymie avec « défoncéen ». Le royaume de la défonce réduit tous ces logos luminescents aux sommets des pistes d'envol vers le succès vertical à des débris de verre après une apocalypse si charmante, si...enviable. Qui ne connaît pas la joie de se coucher à 6 heures du mat' en entendant la plainte d'un saxophone dans tout Paris, ne comprendra pas non plus l'horreur cardiaque et abdominale de se

lever dans la grisaille matinale pour aller bouffer des tunes jusqu'à la fin du mois. Et ceci sans même l'excuse d'être fatigué, puisque la C te tient aussi éveillé qu'un serveur http. Il existe des failles que personne n'a imaginé, que personne n'a prévu, elles sont là juste devant toi, elles ne demandent qu'à être admirées pour leur spontanéité.

J'étais dans les toilettes en train de me sniffer un rail lorsque la jeune responsable RH de vingt-trois ans m'a découvert suant comme un porc assis sur la cuvette. J'avais dépassé le temps de pause de 5 minutes, autant dire un vrai scandale. Sur le moment, elle n'a rien dit, bien que mes yeux devaient lui communiquer toute cette envie incontrôlable de l'enculer. J'avais deux ans de plus qu'elle et j'étais là, à sa disposition, prêt à être remplacé par une autre machine, comme si de rien n'était. Catégorie : défectueux. Elle a tourné les talons d'un air digne, aussi digne que le recommandé que j'ai reçu deux jours plus tard. « Monsieur, nous avons le regret de vous informer que... » Et patati et patata, une ligne de coke, pffffffuit, et tout s'envole à la poubelle, avec le ciel bleu et la rosée d'un début de mois de juin. A vrai dire le jour suivant j'avais déjà oublié qu'on m'avait viré. Mon étonnement à la hotline lorsque je constate que mon code ne passe plus, tous ces yeux qui rampent jusqu'à moi discrètement depuis leurs écrans, et moi et ma sueur se glaçant sous la clim au fur et à mesure que l'étrange vérité m'étrangle. Je ne fais plus partie de la petite famille des hotliners, de ces autistes aux casques étincelants, le cauchemar d'hier se prolonge à celui d'aujourd'hui qui se prolongera à celui de demain. J'ai hurlé comme un animal et toute la salle s'est tue, même les PC on les aurait cru soudain attentifs, et les clients aux téléphones, soudain muets. Ces grands yeux d'effroi fixés sur moi, devant l'animal incontrôlable que la machine a libéré. Je tremblais, j'étouffais, Olga m'a soutenu jusqu'à la sortie, avant que la boss n'appelle la sécurité. Olga m'a promis de m'appeler dès qu'elle sortait du boulot. Je me suis enfui dans le métro. J'allais y rester quelques mois.

Mon père est avocat, ma mère gère sa propre agence immobilière. Ils ont un fils brillant qui est monté à Paris pour illuminer la capitale de ses compétences d'ingénieur réseaux. Mathias travaille dans une société à la réputation internationale et gagne un salaire à faire pâlir d'envie tous les jeunes diplômés de la Polytechnique. Je leur avais laissé mon numéro de portable et à chaque fois qu'ils appelaient, même si c'était en début d'après-midi alors que je venais de me lever et que je n'avais pas encore pris mon café et sniffé mon rail, j'avais l'air

très occupé. J'avais pu mentir pendant mon boulot chez Netis mais après, je n'en avais plus ni l'envie ni la force. En voyant leur numéro s'afficher sur mon portable je répondais de moins en moins souvent.

On dit que c'est difficile de virer un locataire qui ne paie plus son loyer, mais pour moi ce fut d'une simplicité exemplaire. Ça vient de ma formidable capacité à culpabiliser. Tout ce qui restait sur mon compte passait dans la coke et lorsque la propriétaire me demanda de partir je voyais tous ces rails alignés durant un mois, entre mon lit et Internet, et l'idée de faire le récalcitrant ne me vint même pas à l'esprit.. Je suis quelqu'un de juste et d'honnête, c'était un lit ou la coke. J'ai choisi la coke.

Du coup j'ai vendu à un chinois du 13ème qui en avait plus besoin que moi, ou du moins qui savait très bien donner cette impression, tout ce que j'avais en ma possession. Olga m'a offert de dormir dans son 15 m2, elle a tenu une semaine, enfin, elle aurait pu sans doute me supporter plus longtemps, mais je voyais bien que d'avoir un type dans sa chambre, assis raide sur une chaise, les yeux brillants et les mains tremblantes nuit après nuit, n'arrangeait pas son sommeil. Quand elle a commencé à devenir irritable, ce qui était bien compréhensible vu que je n'étais qu'à moitié vivant, je me suis tiré. Je n'avais plus où dormir mais ce n'était pas bien grave : je ne dormais pas. Même un siège de métro caché sous une caméra est agréable dans ces conditions. Le doux ballottement des rames, la foule transpirante, l'odeur des croissants dans les corridors publicitaires, les aller-retour incessants sur les tapis roulants juste pour le plaisir d'avancer sans bouger, toute cette harmonie souterraine, sans plus de jour ni de nuit, m'enveloppait tel un nid douillet où la C aurait été un duvet de plumes. Bien sûr cet aspect lisse et brutal de la vie sous les néons diminuait avec des doses quotidiennes de plus en plus restreintes. Je remplaçais la coke par la vinasse à mesure que l'argent disparaissait, association assez contradictoire il faut le dire, même si les deux vont très bien ensemble. Les paradoxes des dépendances ne s'arrêtent pas à ce genre de détail. Mais le gros rouge me rendait plus bavard. Les gens étaient comme du poisson cru, ils se ressemblaient tous, et de leur adresser la parole me rappelait vaguement mes téléphones à la hotline de Netis. Je me parlais en fait à moi-même, les autres n'étaient qu'un prétexte unanime et uniforme pour bavasser. Je parlais poliment, mais je pouais moins poliment. Devenir un déchet est un processus extrêmement lent et mûrement médité par l'inconscient. Le plus souvent, je crachais sur la mécanique huilée servant de tremplin à la bêtise sociale, ce qu'on

nomme la société de consommation, d'une façon assez puérile je dois bien l'avouer, mais enfin je devais passer par là. Et les gens aiment écouter ces déchets qui traînent à leurs côtés, sans se l'avouer bien sûr, ils aiment partager ce sentiment de révolte tout en se considérant comme supérieur. Clown pathétique ? Peut-être, mais je me vanterais de cette époque post-graduée comme du seul moment où, tout en étant abjecte et dégoûté, je me sentais, à la pure essence de ce terme, libre. Parfois, il faut s'enfermer soi-même pour être un peu plus libre.

Je ne savais pas qu'Olga me cherchait partout. Jusqu'au jour où j'ai aperçu, à côté d'une affiche proposant un « aller simple vers le rêve », une photocopie de mon visage bien net et rasé, du temps de Netis, avec noté en gras : Où es-tu ? J'ai cru à un délire de l'alcool qui après quelques mois avait totalement remplacé la C, mais j'ai revu la même affichette placardée un peu partout dans l'univers souterrain de Paris. J'ai compris qu'il était temps pour moi de sortir, bien que je n'avais plus aucune notion censée du temps ni aucune idée concrète de ce que pouvait signifier « sortir ». Dans un bar-accoudoir tout en métal et en plastique à 30 mètres sous le sol alors que les files de gens se croisent dans un somptueux défilé d'indifférence :

— La vie serait vraiment trop pénible si elle était tout le temps simple, hein ?

— Pourquoi tu me dis ça Olga ? Tu crois que je m'acharne sur mon sort par pur plaisir ?

— Non. Je ne sais pas où je veux en venir. Disons que c'est par réflexe, en te voyant là, maintenant, bourré.

— Quoi, je pue le vinasse et alors ? C'est pour me dire ça que t'as placardé partout ces affiches ? Je me drogue en toute légalité moi maintenant ! Je suis passé de la C à la vinasse, c'est pas une adaptation sociale ça ?

— T'as l'air de quelqu'un de très sage. Et à la fois de complètement nihiliste. Tu boudes dans ton coin avec la destruction totale du monde qui se passe dans ta tête mais en même temps tu plantes des palmiers dans ton jardin.

— Wow, mademoiselle me sort ses grands tours. Parce que tu connais tout de moi hein ?

— Non. Mais en ce moment, à côté du reste du monde, oui, je suis la seule personne qui te connaisse vraiment.

Pour le reste de notre rencontre, ses yeux suffirent à me convaincre. En vérité, j'avais besoin d'une grande dose de baise.

Incrovable comme de se frotter l'un contre l'autre parvient à résoudre toutes sortes de problèmes au préalable compliqués.

Intérimaire, intermédiaire, transitoire, passager, ce type de jobs inventés par le besoin contemporain de ne pas se sentir noué à quelque chose d'aussi futile qu'un travail, pendant 6 mois j'ai plâtré des murs et construit des échafaudages et mangé des couscous gigantesques en fin de journée devant la TV cataclysmique d'un bouiboui du coin juste pour me sentir bien en m'endormant dans le lit d'Olga. Sans même la force de lui faire encore l'amour. L'épuisement abrutissant du travail manuel est un formidable somnifère de la conscience, je le conseille à qui de droit. Et puis, suite à ce rétablissement tout superficiel (mais quand on sort du métro ce n'est pas peu dire), survint l'Annonce.

Je n'y ai pas répondu dans l'espoir d'être sélectionné, et au moment du rendez-vous, je n'y suis pas allé dans l'espoir d'obtenir cette place. Et quand les autres rendez-vous avec différents responsables se sont succédés, je ne m'y suis présenté ni dans l'espoir de séduire, ni dans l'espoir de convaincre. En fait j'étais parti perdant depuis l'envoi de mon CV et de ma lettre de motivation, qui était soit dit en passant l'exemple de ce qu'il ne faut PAS écrire à un futur employeur (je m'y épanchais sur les doutes quasi philosophiques de mon existence sociale). Comme quoi, dans la science de la recherche d'emplois, il n'y pas de règles, il n'y a que des rencontres. Est-ce à dire que je limite tout au hasard ? Pas du tout non. Je limite tout à : ne pas prétendre être. Si par la prétention ça peut marcher, ce qui s'ensuivra sera de piètre augure. Mais bien sûr, je suis passé par le métro pour savoir ce que signifie « être soi-même ». Ceci n'est pas une école. En ce qui me concerne néanmoins, « être soi-même » signifiait n'avoir aucune illusion sur mon savoir, n'avoir aucune prétention dogmatique sur mes formidables capacités à rapporter du blé à qui m'engagerait. En fait, je me suis engagé en désespoir de cause, comme s'il me fallait choisir entre la légion et un poste d'administrateur réseaux.

J'ai été engagé.

J'aime bien le terme « engagé », engagé dans quoi ?, dans l'engrenage de la guerre du succès ou dans l'engrangement pécuniaire du fonctionnement social ? Réminiscences du métro, je ne souhaite plus répondre à ce genre de questions inutiles.

Olga a disparu dans les méandres de mon succès social. D'abord j'ai déménagé, ensuite nous nous voyions régulièrement, puis nous

nous laissions des messages sur nos répondeurs, parfois des tchats dans des chambres privées sur Internet, puis se furent les SMS de politesse une fois par semaine, puis quelques mails de temps en temps, pour en arriver aux terribles cartes postales, puis... plus rien. Rétraction moderne de la communication, autrement dit : rupture.

J'ai appris par la suite, une rencontre dans un bar avec un autre ex-hotliner, qu'elle baisait avec tous les types de Netis qui daignait se pencher sur ses talents d'*égypse* du monde moderne. Et ceci avant, pendant, et après notre relation. Encore une qui a raté sa vocation, me suis-je réconforté : elle aurait du faire assistante sociale ou un truc dans le genre. Je l'ai croisée une fois par hasard dans le métro. On s'est dit « on s'appelle » en souriant, pour être emportés par la foule dans nos walkmans respectifs.

Comme quoi la vie fait bien les choses, j'en suis l'exemplaire résultat.